

LE TRAIN DES PIGNES d'après Marcel CAUVIN de MAGAGNOSC.

C'était un bon petit train bien pacifique, notre « Sud », ainsi l'appelait-on en langage courant, et le « Sud de la France » en langage administratif. Plus tard, il prit le nom de « chemin de fer de Provence », ce qui le situait dans son milieu : en effet, il allait de Meyrargues à Nice, avant de grimper vers Digne....

Il y avait la machine toujours bien astiquée, aux cuivres étincelants, le mécanicien qui, à l'arrêt, était toujours avec sa grande burette à huiler précautionneusement sa mécanique, le chauffeur qui, pan, pan, profitait de l'arrêt du train à la gare pour casser le charbon, avant de l'envoyer dans le foyer.

Il y avait les wagons de voyageurs aux bancs de bois, avec leurs dossiers, jumelés les uns aux autres ; il y avait bien des sièges qui étaient rembourrés, c'étaient les « premières », mais il n'y avait personne ou presque qui y allait, c'était un train de pauvres....

Mais le Sud avait aussi un autre nom qui était bien plus répandu, on l'appelait communément « le train des pignes ». D'aucuns disaient que c'était parce qu'il traversait des forêts de pins, d'autres, plus médisants, disaient qu'il n'avait que la valeur d'une méchante « pigne », malgré les services qu'il leur rendait. Mais, il y a quelque chose de bien plus joli que ces banalités, que ces médisances...Est-ce une légende ? Peut-être, une vérité ? Pourquoi pas ? Qu'importe. C'est ce que j'ai entendu raconter par mon pauvre père qui était cantonnier sur la voie de ce chemin de fer et qui accomplissait son travail avec dévouement...

Ce soir là, il y avait à Grasse, tout à fait par hasard et par exception, un train de marchandise qui devait rejoindre Draguignan.

Il faut dire que tous les wagons étaient vides, et jamais personne n'a su pourquoi, en haut lieu, on avait décidé que ce convoi voyagerait le soir. Il y avait un mécanicien et un chauffeur, pas de chef de train, ce n'était pas la peine, les wagons étaient vides... Le mécanicien qui devait conduire la machine s'appelait « lou Grava » parce que le pauvre, il avait eu, dans sa jeunesse, la petite variole et il lui était resté toute la figure marquée...Le chauffeur était, lui, rond comme une boule, ce qui ne l'empêchait pas d'être loquace comme une pie et gai comme un pinson. Il s'appelait « la bélugo », il n'était pas marié, il était un « vieux jeune homme », comme nous continuons à le dire...

Nos deux hommes, ce soir, étaient bien contents. Il faut vous dire que c'était la veille de la Noël « cacho-fuou », comme nous disons ici. Depuis longtemps, ils s'étaient promis, pour ce soir là, qu'ils feraient une bonne « ribotte ». Il y avait, paraît-il, à ce moment à Draguignan, une auberge..gérée par une certaine madame « la Sebo » qui n'avait pas son pareil pour faire mijoter, comme il se doit, un bon lièvre, et aussi faire rissoler à point une caille, un perdreau, ou confectionner une brochette de grives présentées sur de succulentes « crousteïs »...

Alors, pousse la machine et enfourne le charbon ; mais tout cela ne pouvait pas aller bien loin et cette honnête mécanique, après quelques « choufs-choufs » lamentables, dut s'arrêter pour reprendre la respiration...Ils savaient qu'elle était vieille, et que maintenant elle ne pouvait plus être vaillante comme elle l'avait été autrefois, la bonne vieille..

Après tout, madame « la Sebo » et « Fanfan » ne se coucheraient pas ce soir là, le lièvre et les autres choses étaient depuis longtemps commandés, de ce côté là, ils étaient tranquilles... La maisonnette en face de laquelle ils s'arrêtèrent appartenait à la compagnie ; elle abritait un ménage, lui cantonnier sur la voie, elle garde-barrière...Il faisait froid, et même quelques flocons de neige faisaient leur apparition. Le « Grava » dit : « on va dire un peu bonsoir à Margarido (c'était le nom de la garde-barrière) qu'elle nous paye une petite goutte d' « aïgarden », cela nous réchauffera un peu ».

Margarido, la pauvre, n'était pas contente : « je suis bien malheureuse, Philibert, mon homme, est à l'hôpital avec une jambe cassée, et ma petite, ma belle petite, a pris un gros coup de froid ; le médecin m'adit que si elle n'était pas au chaud dans sa chambre, pendant au moins huit jours, cela pourrait bien être le dernier Noël qu'elle verrait ».

Et de pleurer, de pleurer, la pauvre Margarido « Encore, si j'avais du bois..., mais je n'en ai plus, j'ai brûlé une chaise, j'ai brûlé un banc, j'ai brûlé un petit tabouret, et après, je n'aurai plus rien et ma petitoune aura froid ».

Silencieux, consternés, les deux hommes écoutaient, les bras ballants, comme s'ils avaient reçu un grand choc dans la poitrine. Mais Bélugo se grattait derrière la tête, ce qui était chez lui un signe de grande réflexion... Tout à coup, il dit, en envoyant un grand coup poing sur la table : « J'ai trouvé, Grava, ce qu'il faut faire pour la petite : on va lui donner le charbon de la machine, le plus que nous le pourrons, et c'est bien le « trou de l'air » si avec cela elle aura encore froid ».

Ah ! Cela fut vite fait... et les briquettes de s'accumuler dans la petite maison et Bélugo d'en casser une bande pour les mettre dans le poêle, tout ce qu'il pouvait contenir. Et l'ustensile de venir rouge de plaisir et de contentement pour la petitoune... et Bélugo et Grava bien contents de voir cette brave Margarido un peu moins chagrine et, elle, de leur faire une grosse bise à tous les deux. Qu'importe s'ils avaient la figure un peu noire !

Mais, tout de même il fallait partir, maintenant que les choses étaient arrangées... Elle s'était bien reposée, la « vieille » et elle était prête à repartir, pleine de bonne volonté... Et enfourne le charbon, mon bon Bélugo et appuie sur la manivelle, Grava, il faut rattraper le temps perdu... Et madame Sébo et Fanfan qui maintenant attendent.

« Coquin se sort de coquin de sort, du charbon, Grava, je n'en vois plus guère... Bonne mère de bonne mère, nous n'irons plus bien loin, du charbon, je n'en vois plus. Nous l'avons tout donné pour la petite »

« Tant pis, dit Grava, je suis bien content quand même de ce que nous avons fait. On verra bien, pas vrai Bélugo ? »

« Mais, qu'est-ce qu'il lui arrive, elle s'arrête notre vieille, et cette fois, ce n'est pas la respiration qui lui manque, c'est le sang, la vapeur si tu préfères ».

Il faut vous dire qu'ils s'étaient arrêtés en plein milieu d'un bois de pins, où les arbres semblaient se toucher tellement ils étaient près les uns des autres, comme pour avoir moins froid. Nos deux hommes étaient à leurs réflexions quand ils entendirent un bruit, un choc dans le tender de la machine : plof, plof, et puis, de plus en plus vite, plof, plof, plof...

Ah ! Braves gens, vous ne savez pas ce que c'était, vous ne pouvez pas le deviner, bien sûr.

Eh bien, c'étaient des pignes, oui des pignes, de grosses et belles pignes qui tombaient à foison, une grosse pluie de pignes qu'en rien de temps, le tender en fut rempli jusqu'au plus haut...

Le Grava et la Bélugo, devant cette averse inattendue, en furent tout saisis, et, pour un moment, en eurent la respiration coupée ainsi que la voix.

« Aquello empego » finit par dire Grava, encore éberlué.

« Empégo » répondit Bélugo, qui, à grands coups de pelle, enfournait à veux-tu, en voilà. Et nous allons repartir et faire le réveillon, un réveillon du « feu de dieu »... Et la vieille de repartir, toute gaillardette, comme si elle avait vingt ans de moins...

Ah ! Ils furent bien vite à Draguignan, avec peut-être un peu de retard, mais qu'est-ce que cela pouvait bien faire !

Je vous assure que le petit train fut vite remis et nos deux compagnons bien vite partis vers le lieu de leur réveillon, chez madame la Sébo et Fanfan qui les avaient attendus.

Ils firent, ce soir là, la plus grosse ribotte de leur vie, la meilleure, la plus belle, celle qui resta profondément gravée dans leur cœur...

Et, là-bas, dans une petite maisonnette, toute recouverte de neige, une toute petite fillette, dans un tout petit lit, bien au chaud, s'était endormie en souriant aux anges, devant une maman qui ne pleurait plus.